

COMME
ELLES SONT TOUTES

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

CHARLES NARREY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1868

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

11/19. d. 13.
8

COMME
ELLES SONT TOUTES

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase.
Dramatique, le 26 février 1868.

A MADemoisELLE

JEANNINE DUMAS

pour fêter sa première dent

SON GRAND AMI

CHARLES NARREY

PERSONNAGES

DONA SYLVIA DE TORRELLAS..... M^{lle} Blanche PIELSON.
LA PRINCESSE NADEJE TCHERNILOFF..... ANGELO.
LE VICOMTE MAURICE DE TRANY..... M. POBEL.

A Ems, au Kursaal.

COMME ELLES SONT TOUTES

Un salon. — Au fond, une porte à deux battants qui reste ouverte et laisse voir une partie du parc du Kursaal d'Ems. A droite, au premier plan, une fenêtre. A gauche, une porte.

A droite, une causeuse; près de la causeuse un petit guéridon. A gauche, une table sur laquelle il y a des journaux et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE

LA PRINCESSE, seule. Elle se promène de long en large, une haute canne dans une main et un grand verre dans l'autre.

En vérité, cette eau d'Ems a des vertus merveilleuses, donc, déjà, maintenant; plus on en boit et plus on en veut boire. Le premier verre m'a paru parfaitement... désagréable; le second, assez fade; puis, petit à petit, je me suis si bien faite à ce liquide... d'ordonnance, que si j'en étais privée aujourd'hui, j'en serais au désespoir. (Elle reprend sa promenade.) Aussi vais-je suivre ma cure avec une régularité... mathématique. D'abord mon mari futur le veut!... il l'exige!... je dirai plus, il le désire!... (elle boit) et je tiens à lui montrer une soumission aveugle... avant

le mariage, bien entendu ; après nous verrons. (Elle se promène.)
Continuons notre promenade réglementaire.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, DONA SYLVIA.

SYLVIA, s'arrêtant au fond, à la cantonade.

Je ne vous comprends pas... Si je veux quoi ? Un âne ? Non non, non... Tenez, vous m'ennuyez ! (Elle entre précipitamment.) Le flegme de ces braves gens me met hors de moi ! (Elle s'assied à gauche près de la table.)

LA PRINCESSE, à part.

Bon Dieu ! quelle avalanche est-ce là ? (Elle continue sa promenade.)

SYLVIA, ôtant le binocle qu'elle a sur le nez. — Elle parle avec une grande volubilité.

Enfin, je suis à Ems !... Je commençais à croire que je n'y arriverais jamais !... Cette vallée de la Lahn est superbe ; on le dit, je le crois ; mais je ne sais pas admirer quand je suis seule. J'avais beau crier au cocher : Plus vite ! plus vite ! Il parlait bas à son cheval... en allemand, et plus je maugréais, et plus ces deux animaux riaient entre eux de ma fureur. J'en aurai bien certainement des cheveux blancs... dans une cinquantaine d'années !... (Lorgnant la princesse qui continue sa promenade.) Voilà une dame qui a trouvé le mouvement perpétuel. Il s'agit à présent de savoir si le vicomte Maurice de Trany est encore ici. (Apercevant les journaux qui sont sur une table.) La liste des étrangers doit se trouver parmi ces paperasses. (Elle prend son binocle et se met à bouleverser les journaux qu'elle rejette pêle-mêle.) Ce n'est pas cela... ni cela... ni cela... (Elle trépigne de colère, froisse et déchire quelques journaux.)

LA PRINCESSE, à part, avec un grand calme.

Voilà une personne qui a les nerfs terriblement irritables; je la plains donc maintenant. (Elle reprend sa promenade).

SYLVIA, regardant la princesse.

Décidément, cette dame n'est pas une femme, c'est un factionnaire de feu la Confédération germanique, ou un balancier de pendule : tic-tac... tic-tac... tic-tac. (Avec son lorgnon elle imite le mouvement d'un balancier de pendule.) Mais, comment savoir?... (Lorgnant toujours la princesse.) Folle que je suis! A part sa petite manie de locomotion, cette dame a fort bon air; elle doit savoir tout son Ems sur le bout de son doigt rose... Soyons adroite. (Elle se place devant la princesse qui est forcée de s'arrêter. — Haut, avec une grande volubilité.) Madame, vous avez devant vous une personne bien gauche, bien naïve et bien mal élevée; j'aime mieux vous en prévenir tout de suite! Je sais pourtant qu'en Europe, dans un certain monde, on ne doit adresser la parole aux gens que lorsqu'on leur a été présenté; mais je profite de ma qualité de Péruvienne pour avoir l'air d'ignorer vos usages, quand ils me gênent.

LA PRINCESSE.

Voilà une franchise qui me plaît. (A part.) Cette belle personne m'est très-sympathique.

SYLVIA.

Je serais donc mille fois heureuse, madame, si vous vouliez me permettre de vous adresser quelques questions.

LA PRINCESSE, s'asseyant.

Parlez sans crainte, madame.

SYLVIA, s'asseyant.

Je sais que la vie des eaux diffère essentiellement de la vie

aristocratique de vos grands centres de l'Europe, et que l'on admet ici dans son intimité des gens que l'on se garderait bien de saluer à Paris ou à Saint-Pétersbourg. Je dis Saint-Pétersbourg ou Paris, parce que vous êtes certainement Française si vous n'êtes Russe.

LA PRINCESSE.

Je suis Russe, donc.

SYLVIA.

Au milieu de cet été, Paris, que j'habitais depuis plusieurs mois, devint tout à coup désert. Plus de luxe. plus de toilettes. plus d'équipages au bois. Rien que la poussière soulevée par les gros pieds d'affreux bourgeois endimanchés. Mon étonnement était extrême. J'appris alors qu'à cette époque, tout ce qui a un nom, une fortune ou un talent s'enfuyait à tire-d'ailes vers l'Allemagne pour s'abattre sur Bade, sur Hombourg et surtout sur Ems. Je résolus de suivre l'émigration générale et me voici ! Est-ce que j'arrive trop tôt, trop tard, ou à propos ?

LA PRINCESSE.

Je ne vous dissimulerai pas, madame, que la saison est un peu bien avancée ; il nous reste cependant à vous offrir bon nombre de margraves, de landgraves, de burgraves, plus graves les uns que les autres ; et un assortiment assez présentable de ladies aux cheveux d'or, aux voiles verts et aux gants bleus.

SYLVIA, avec intention.

Pardon, dans ce rapide croquis vous avez oublié la France.

LA PRINCESSE.

En ce moment Paris n'est pas représenté du tout, et la France l'est très-peu. — Deux ou trois magistrats somnolents.

un notaire et son collègue obligé, plusieurs pianistes nomades et quelques bons bourgeois de Nancy. Voilà tout, je crois donc.

SYLVIA, à part.

Maurice est parti!

LA PRINCESSE, à part.

Je ne vois pas la nécessité de parler de Maurice donc déjà.

SYLVIA.

Eh quoi! pas un de ces élégants sportsmen que toutes les capitales envient à Paris?

LA PRINCESSE, se levant.

Ah! mon Dieu! et moi qui reste assise lorsque l'heure de mon troisième verre a sonné!

SYLVIA, à part.

Est-ce qu'elle va reprendre sa faction?

LA PRINCESSE.

Pardon, madame, un devoir impérieux me réclame; je n'ai pas un instant à perdre... (Tranquillement.) Je cours... je vole... (A elle-même.) Quel oubli impardonnable! (Elle sort à pas comptés.)

SCÈNE III.

DONA SYLVIA, seule, riant.

Voilà une manière de s'émouvoir tout à fait nouvelle pour moi! On voit bien que cette jeune dame est née loin du soleil, ce qui ne l'empêche pas d'être charmante! Comment, je ne trouverai rien dans ces gazettes? (Prenant un journal et lisant.) *Journal amusant*. Nous avons la douleur d'annoncer la mort de... » (Parlé.) Passons, passons... (Prenant un autre journal.)

Qu'est-ce que dit celui-là? (Lisant.) « *Aphorisme* : Sachez aimer les femmes modestement meublées, quand c'est vous qui payez les meubles... » (Parlé.) Passons, passons... (Lisant.) « *Chronique* : Le bal du Kursaal a été splendide... » Qu'ai-je lu!... (Se levant vivement.) « On ne parlait dans tous les salons que du prochain mariage de la belle princesse Nadéje Tcherniloff avec un jeune Français, M. le vicomte Maurice de Trany. » Lui, Maurice, se marier... avec une autre que moi!... quand j'ai sa parole... quand je l'aime!... car je l'aime... Je croyais faire un mariage de convenance; mais en lisant ces quelques lignes, j'ai senti combien je voyais peu clair dans mon cœur. Infâme! perfide!... Voilà donc le secret de votre absence; voilà donc pourquoi vous ne répondiez pas à mes lettres, dans lesquelles je vous disais sottement mille tendres niaiseries! L'affront que vous me faites subir vous coûtera cher, mon petit monsieur! Ah! vous croyez qu'on se joue de Sylvia de Torrellas comme d'une pensionnaire! Détrompez-vous; j'ai du sang d'Incas et d'Espagnol dans les veines, et, quand on m'insulte, je me venge!... Mais calmons-nous. Commençons par lui écrire une lettre digne... (Elle écrit.) « Monsieur, je sais tout! Tenez-vous pour averti; je vous cravacherai, vous et votre princesse russe, partout où je vous rencontrerai. — Je ne vous salue pas. — Sylvia de Torrellas. » (Parlé.) C'est trop à l'eau de rose. (Elle déchire sa lettre.) Autre chose.

SCÈNE IV.

DONA SYLVIA, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, un verre d'eau à la main.

Veuillez m'excuser, madame, me voici de retour.

SYLVIA, sans l'entendre, écrivant :

« Vous êtes un homme sans foi... » (Parlé.) A la bonne heure, c'est plus expressif...

LA PRINCESSE, à part.

Elle ne m'entend pas... Comme elle parait agitée! (Elle pose son verre sur le petit guéridon qui est près du canapé et s'approche de Sylvia).

SYLVIA, écrivant toujours.

« Je vous méprise plus que je ne vous ai jamais aimé... Ainsi jugez!... » (Elle se lève avec impétuosité. — Effroi de la princesse.) Une lettre ne rendra jamais ma pensée, ne peindra jamais ma légitime indignation. C'est de vive voix que je veux lui dire tout ce que j'ai sur le cœur! Je vais aller prendre le loup dans sa tanière!... Ah! je suis altéré de vengeance! (Elle aperçoit le verre de la princesse et le boit.) Pouah! que c'est mauvais!...

LA PRINCESSE.

C'est mon verre d'eau, donc maintenant!

SYLVIA, répétant textuellement les paroles de la princesse,
à la fin de la scène deuxième.

Pardon, madame, un devoir impérieux me réclame; je n'ai pas un instant à perdre. Je cours! je vole! Quel affront impardonnable! (Elle sort très-vivement).

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, seule.

Voilà une manière de s'émouvoir qui est toute nouvelle pour moi donc... Où peut être Maurice? Après avoir lu l'article du journal où il est parlé de nous, pour éviter les épigrammes de nos ennemis, voire même de nos amis... intimes, je lui ai dit de ne pas venir à la source; mais ne pouvait-il pas deviner

qu'il me trouverait dans ce salon! Vraiment, il faut tout dire aux hommes donc déjà maintenant!... (Elle ouvre la fenêtre et regarde au dehors).

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, DONA SYLVIA.

SYLVIA, entrant vivement.

Il n'était pas chez lui, l'infidèle! Monsieur est allé se promener à cheval... Se promener... lorsque j'ai fait trois cents lieues pour le voir! lorsque je viens l'accabler de reproches, peut-être même lui arracher les yeux!...

LA PRINCESSE, quittant la fenêtre.

Personne... (Apercevant Sylvia.) Déjà de retour!

SYLVIA.

Ah! madame, je suis bien malheureuse!

LA PRINCESSE.

Malheureuse!... vous?

SYLVIA.

Tenez, madame, je vais droit au but. Je vous l'ai déjà déclaré, la dissimulation n'est pas de mon fait. Je crois fermement à la sympathie. Je ne vous ai vue qu'un instant, et quelque chose me dit que notre rencontre est providentielle. Vous êtes jeune, vous êtes jolie; vous avez aimé, vous aimez sans doute en ce moment, ayez pitié de moi! venez à mon aide! Je n'ai d'espoir qu'en vous!

LA PRINCESSE, à part.

Hé quoi! de l'amour dans cette tête folle! (Haut.) Parlez, parlez, disposez de moi.

SYLVIA.

Le traître! Je ne croyais pas l'aimer ainsi! J'en mourrai!

LA PRINCESSE.

Ah! mon Dieu! vous pâlissez!... vous vous trouvez mal!...

(Sylvia est tombée sur le canapé qui est à la droite du spectateur).

SYLVIA, d'une voix faible.

Ce n'est rien... un éblouissement.

LA PRINCESSE, debout derrière le canapé.

Respirez ces sels. (A part.) Une crise de nerfs est imminente.

(Haut.) Je vais appeler...

SYLVIA, se redressant vivement.

Non pas, non pas! Que personne ne soit témoin d'un hon-
teux moment de faiblesse! Il serait trop fier, le monstre! s'il
apprenait que je l'ai pleuré un instant!

LA PRINCESSE, s'asseyant à côté de Sylvia.

Calmez-vous.

SYLVIA.

Vous êtes bonne, vous; aussi vais-je vous ouvrir mon cœur.
Jeune, riche, veuve... Péruvienne, j'avais tout ce qu'une femme
peut rêver, lorsque j'eus la malheureuse idée de venir en Eu-

rope pour me façonner à ce que vous appelez les belles manières. Toutes les portes s'ouvrirent devant moi, ou plutôt devant mes millions. Les fêtes succédaient aux fêtes. Je commençais à me faire à vos usages... Un soir pourtant, je valsai plusieurs fois de suite avec le même cavalier; le lendemain, on me dit que j'avais commis une énormité... que je m'étais compromise... que mon mariage avec mon valseur devenait nécessaire. Je ne comprenais pas trop comment trois valseurs pouvaient avoir tant de gravité. Comme mon cavalier était fort bien et du meilleur monde, je me laissai facilement persuader. Bientôt ce mariage... indispensable... fut décidé... et mon fiancé me quitta pour aller visiter un de ses châteaux où nous devons passer notre lune de miel.

(Pendant ce récit elle a pris et déplié machinalement le journal qu'elle avait froissé et jeté sur le canapé.)

LA PRINCESSE.

Mais, jusqu'à présent, tout cela est charmant, donc déjà.

SYLVIA, bondissant sur le canapé.

Oui, mais voici le revers de la médaille: il partit et je ne le revis plus.

LA PRINCESSE.

En vérité!

SYLVIA.

Il y a deux mois... Oh! les hommes!

LA PRINCESSE.

Oh! les hommes!

SYLVIA.

J'attendais sans trop d'impatience. Je faisais quelques vi

sites... j'allais aux courses — lorsqu'une âme charitable vint me trouver et me dit : Ma chère Sylvia, on vous voit partout quand votre mariage est convenu, — c'est une énormité, — c'était une nouvelle énormité ; — il faut rester chez vous ou déclarer que vous ne vous mariez plus. — Ne sachant quel parti prendre, je pris la fuite, et lorsque j'arrivai ici ce matin, je croyais ne plus aimer mon fiancé. C'est en lisant cette feuille que j'ai compris combien je me trompais ! C'est en apprenant que l'ingrat me délaisse que mon amour s'est montré ce qu'il est... immense ! éternel ! féroce !

LA PRINCESSE, prenant le journal et se levant.

Ce journal, dites-vous ?

SYLVIA, d'une voix languissante.

Oui ; on n'y parle que du mariage de M. Maurice de Trany.

LA PRINCESSE, tombant dans le fauteuil qui est à la gauche du spectateur.

Ah !

SYLVIA.

Ah ! (Les deux femmes évanouies poussent de petits soupirs douloureux.)

SYLVIA, après un silence, relevant la tête.

Vous vous trouvez mal à votre tour.

LA PRINCESSE, faiblement.

Ah ! j'en mourrai !

SYLVIA, se levant.

Respirez ces sels ; ce n'est rien, je connais cela ; une émotion trop vive. (A part.) Parlez-moi des amies de fraîche date !

Pauvre femme, comme le récit de mes chagrins l'a impressionnée ! (Haut.) Vous sentez-vous mieux ?

LA PRINCESSE, la repoussant.

Laissez-moi, madame, ne m'approchez pas.

SYLVIA.

Vous ne me reconnaissez donc plus, je suis votre amie.

LA PRINCESSE.

Dites mon ennemie, ma rivale. Je vous hais!...

SYLVIA, bondissant.

Ma rivale ! Vous êtes la princesse Tcherniloff ?

LA PRINCESSE.

Oui, donc.

SYLVIA.

Eh bien, croyez à la sympathie ! Je ne pouvais pas mieux m'adresser pour avoir des renseignements sur vous.

LA PRINCESSE.

Vous savez tout ce que vous désiriez savoir, c'est-à-dire que j'épouse M. Maurice de Trany, qui m'aime...

SYLVIA.

C'est ce qu'il faudra voir...

LA PRINCESSE.

J'espère que vous vous montrerez assez bien élevée pour re-

prendre immédiatement le chemin de Paris, ou tout autre chemin, à votre choix.

SYLVIA.

Oui-dà! ma belle Moscovite! Vous croyez qu'on se débarrasse ainsi de dona Sylvia de Torrellas la Péruvienne. Vous ne savez donc pas que j'ai du sang d'Incas et d'Espagnol dans les veines, que je suis fière et emportée comme l'un, sauvage et indomptable comme l'autre! Par mes ancêtres! Pourquoi ne me conseillez-vous point tout de suite de prendre le voile ou de me suicider comme vos héroïnes de romans... Allons donc! j'ai bec et ongles, moi; je mords, je brise ou je déchire, à votre choix!

LA PRINCESSE.

Ainsi, vous restez ici?

SYLVIA.

Parfaitement.

LA PRINCESSE.

Vous oubliez le ridicule de votre position... d'Ariane abandonnée.

SYLVIA.

Oui!

LA PRINCESSE.

Quoi, la honte...

SYLVIA.

Que voulez-vous, je n'ai pas de sot amour-propre, moi.

COMME ELLES SONT TOUTES.

LA PRINCESSE.

ous recherchez le bruit et le scandale.

SYLVIA.

ne le fais pas, voilà tout.

LA PRINCESSE.

bien ! soit ; bruit et scandale, je braverai tout par amour
Maurice, et je vous le disputerai jusqu'à la mort.

SYLVIA.

votre aise.

LA PRINCESSE.

il est à moi, bien à moi...

SYLVIA.

à moi donc !

LA PRINCESSE.

ès tout, tant pis pour vous si vous n'avez pas su con-
'amour de l'homme que vous aimez.

SYLVIA.

z, vous me faites pitié quand je vous entends parler
disputer Maurice. Vous, pauvre petite fleur gelée !
ah ! Sachez donc, pour votre gouverne, qu'à huit ans,
avec des serpents, quand vous teniez une poupée dans
les mains... A dix ans, je poursuivais les aigles jus-

SCÈNE SIXIÈME.

comet des Cordillères ; à douze ans, je
A quinze ans, je...

LA PRINCESSE l'interrompant.

ne vous pas à savoir ce que vous laissez à

SYLVIA.

Quoi ?

LA PRINCESSE, avec hauteur.

Qu'est-ce qu'il y a ?

SYLVIA.

vous insultez alors !

LA PRINCESSE.

Et vous, madame, que faites-vous donc de

SYLVIA.

Enous ce débat ridicule. Voici mon
que moi vivante vous n'épouserez pas !

LA PRINCESSE.

Voilà mon ultimatum : Je jure que
vous ne sera pas votre mari.

SYLVIA.

seulement vous aviez du courage
des zones torrides, le sort des
entre nous !

qu'au sommet des Cordillères; à douze ans, je chassais le tigre! A quinze ans, je...

LA PRINCESSE, l'interrompant.

Je ne tiens pas à savoir ce que vous faisiez à quinze ans.

SYLVIA.

De l'ironie?

LA PRINCESSE, avec hauteur.

Quand cela serait?

SYLVIA.

Vous m'insultez alors!

LA PRINCESSE.

Et vous, madame, que faites-vous donc depuis dix minutes?

SYLVIA.

Finissons ce débat ridicule. Voici mon dernier mot: Je jure que moi vivante vous n'épouserez pas Maurice.

LA PRINCESSE.

Voici mon ultimatum: Je jure que tant que je vivrai, Maurice ne sera pas votre mari.

SYLVIA.

Si seulement vous aviez du courage, si vous étiez une femme des zones torrides, le sort des armes aurait bientôt décidé entre nous!

LA PRINCESSE, avec calme.

Un duel!... C'est une idée. J'accepte!...

SYLVIA.

Quand nous battons-nous ?

LA PRINCESSE.

A l'instant même.

SYLVIA.

Je vous donne le choix des armes.

LA PRINCESSE.

Le pistolet vous plait-il ?

SYLVIA.

Je tue des oiseaux-mouche au vol.

LA PRINCESSE.

J'en suis fort aise...

SYLVIA.

Il suffit... Je vais chercher des armes. (Arrivée à la porte, elle revient sur ses pas.) C'est un duel à mort, vous le savez ?

LA PRINCESSE, froidement.

Puisque j'espère vous tuer.

SYLVIA, sortant.

Essayez!

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE, seule.

Croyez donc à la sympathie ! Suivez donc votre premier mouvement. Cette jeune femme me plaisait beaucoup, et la voilà tout à coup devenue ma plus mortelle ennemie ! Ah ! Maurice, Maurice ! Pendant que vous vous promenez tranquillement, vous ne vous doutez guère que je vais risquer ma vie pour vous. Il fallait que cette folle vint me disputer votre cœur, pour me faire sentir combien vous m'êtes cher.

SCÈNE VIII.

LA PRINCESSE, DONA SYLVIA.

SYLVIA. Elle a sous le bras deux énormes pistolets roulés dans un mouchoir de dentelle.

Me voici, madame ; je viens d'acheter ces pistolets dans la galerie du Kursaal. Je pense que vous me croyez lorsque je vous affirme que je ne les connaissais pas, même de vue, il y a un instant.

LA PRINCESSE, avec calme.

Je vous crois, madame.

SYLVIA, lui présentant les pistolets.

Du reste, vous pouvez les vérifier.

LA PRINCESSE.

Ils ne sont pas chargés, dites donc ?

SYLVIA.

Vous avez peur ?

LA PRINCESSE.

Non ! mais il sera bien temps de s'estropier sur le terrain, donc...

SYLVIA.

Ils ne sont pas chargés ; rassurez-vous, j'ai la poudre et les balles dans ma poche.

LA PRINCESSE.

C'est moins dangereux.

SYLVIA.

Vous dites ?...

LA PRINCESSE.

Rien.

SYLVIA.

Voici comment nous réglerons le combat :

LA PRINCESSE.

A vos souhaits.

SYLVIA.

Nous nous placerons à quinze pas.

LA PRINCESSE.

C'est bien loin.

SYLVIA.

En marchant l'une sur l'autre.

LA PRINCESSE.

J'aimerais mieux en courant.

SYLVIA.

En courant, si vous voulez. Nous ferons feu à volonté.

LA PRINCESSE.

Accepté!

SYLVIA.

Quant au lieu du combat, je ne connais pas le pays... Cela vous regarde; où allons-nous?

LA PRINCESSE.

Aux ruines du château d'Oberlahstein. Nous y serons admirablement bien.

SYLVIA.

Va pour les ruines... que vous dites, et marchons!...

LA PRINCESSE, avec calme.

Marchons! (Revenant sur ses pas.) Pardon, mille fois pardon, je désire...

SYLVIA, fièrement.

Me faire des excuses... Je ne les accepte pas.

COMME ELLES SONT TOUTES.

LA PRINCESSE, même jeu.

excuses ! Pour qui me prenez-vous ? madame ! Je désire
pleinement prendre ma pelisse de fourrure qui est dans le
coin ; ma réaction est en train de s'opérer et le froid
est nuisible à ma santé... Vous permettez...

SYLVIA, avec ironie.

...ment donc, madame...

LA PRINCESSE.

...s comprenez, je consens bien à mourir, ou même à vous
mais je ne veux pas risquer d'être enhumée pour le bal
di. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE IX.

SYLVIA, seule.

...trop juste. (Regardant la princesse, qui est dans le salon à
Pas la moindre émotion ! Ces femmes du Nord ont du
la princesse est brave, ou elle aime sincèrement.

SCÈNE X.

DONA SYLVIA, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, emmitouffée comme au cœur de l'hiver.

...à présent, nous pouvons partir.

SYLVIA.

...ions ! (Arrivées près la porte du fond elles s'arrêtent.)

SCÈNE DIXIÈME.

LA PRINCESSE.

...sage.

SYLVIA.

...nous et nous assez maladroites.

LA PRINCESSE

...pas tous tant.

SYLVIA.

...nous allons soigneusement... nous l'air du

LA PRINCESSE.

...monter le bout du nez ?

SYLVIA.

...regarder à ou kalnook, être affreuse.

LA PRINCESSE.

...envoyer une bille dans l'œil.

SYLVIA, vivement.

...bravé !

LA PRINCESSE.

...de horreur !

SYLVIA.

...figuré à perpétuité ; ceci deman

LA PRINCESSE.

...mort n'est rien.

LA PRINCESSE.

J'y songe.

SYLVIA.

J'y pense. Si nous étions assez maladroites...

LA PRINCESSE.

Pour ne pas nous tuer.

SYLVIA.

Oui, si nous allions sottement... nous faire du mal.

LA PRINCESSE.

Nous emporter le bout du nez!

SYLVIA.

Ressembler à un kalmouk, être affreuse.

LA PRINCESSE.

Nous envoyer une balle dans l'œil.

SYLVIA, vivement.

L'œil crevé!

LA PRINCESSE.

Quelle horreur!

SYLVIA.

Être défigurée à perpétuité; ceci demande réflexion.

LA PRINCESSE.

La mort n'est rien.

SYLVIA.

Mais la laideur... Attendez, il me vient une idée assez ingénieuse qui pourra tout concilier.

LA PRINCESSE.

Voyons l'idée ingénieuse.

SYLVIA.

Apercevez-vous d'ici le petit pont de bois qui est jeté sur la Lahn?

LA PRINCESSE.

Parfaitement! Mais en quoi ce petit pont...

SYLVIA.

Écoutez.... Nous allons jouer notre vie comme deux étudiants de l'Université de Bonn joueraient le cœur d'une servante de cabaret. Celle qui perdra.... (Elle montre qu'elle se jettera à l'eau.)

LA PRINCESSE, à part.

Pas trop mal pour un sauvage.

SYLVIA.

Vous comprenez... au lieu du feu...

LA PRINCESSE.

L'eau... à merveille. Mais il y a un petit inconvénient.

SYLVIA.

Lequel?

LA PRINCESSE.

Je sais nager.

SYLVIA.

Moi aussi.

LA PRINCESSE.

Et je ne vous réponds pas , une fois là-dedans, de ne pas tirer ma coupe.

SYLVIA.

Avec une pierre au cou ?

LA PRINCESSE.

Ah ! non. J'ai mieux que tout ça si vous voulez.

SYLVIA.

Voyons.

LA PRINCESSE.

Quelque chose de plus digne de notre naissance , de notre caractère et de notre amour.

SYLVIA.

Dites.

LA PRINCESSE.

Nous aimons toutes les deux Maurice.

SYLVIA.

Ça a été dit.

LA PRINCESSE.

Éperdument...

SYLVIA.

Si vous voulez... ou énormément, ou excessivement, ou démesurément... Ce ne sont pas les adverbes qui manquent avec ce verbe-là.

LA PRINCESSE.

Éperdument. Eh bien, luttons... (Sylvia la regarde avec étonnement. Après un silence) luttons à qui l'aime le mieux ; autrement dit, exposons loyalement sans tricher...

SYLVIA.

Quoi donc ?

LA PRINCESSE.

Les sacrifices que nous sommes prêts à faire à l'homme que nous aimons...

SYLVIA, avec feu.

Éperdument.

LA PRINCESSE, avec calme.

Éperdument... et celle de nous deux qui se reconnaitra incapable d'en faire autant que l'autre, cédera sa place à sa rivale.

SYLVIA.

C'est dit. Commencez.

LA PRINCESSE.

Je suis prête, moi, à renoncer aux Italiens.

SYLVIA.

Moi, à l'Opéra.

LA PRINCESSE.

Les jours de la Patti.

SYLVIA, avec force.

Moi, les jours de Faure.

LA PRINCESSE.

Je consens à vivre toujours à la campagne.

SYLVIA.

Et moi, toujours en province.

LA PRINCESSE.

A ne porter que mes cheveux.

SYLVIA.

A me faire raser les miens.

LA PRINCESSE.

A me faire arracher cette dent-ci. (Elle montre une dent de devant.)

SYLVIA, la regardant de près.

Est-elle vraie ?

LA PRINCESSE.

Elle est vraie.

SYLVIA.

Et moi, celle-ci. (Elle tape sur une de ses dents de devant.)

LA PRINCESSE.

Eh bien, moi je suis prête à m'empoisonner pour lui.

SYLVIA.

Et moi, à me pendre.

LA PRINCESSE, avec colère.

Mademoiselle !

SYLVIA.

Madame ! (Après un silence). Quel est ce bruit ? (Elle court à la fenêtre.) C'est lui ! Maurice !.... Comme il est bien à cheval.... quelle élégance ! Regardez-le comme il descend de cheval. Renoncer à cet homme-là, jamais !... Voyez le mouvement de sa jambe, la gauche, celle qui est encore dans l'étrier.

LA PRINCESSE.

Moi, j'aime mieux l'autre.

SYLVIA.

Renoncer à cet homme-là, jamais ! Deux dents !

LA PRINCESSE.

Trois dents !

SYLVIA.

Quatre dents !

LA PRINCESSE.

Cinq dents !

SYLVIA, avec force.

Toutes les dents ! Oh ! je voudrais vous mordre.

LA PRINCESSE.

Et moi, vous manger... Il approche, je l'entend s... Tenez disons-lui de choisir, c'est bien plus simple. C'est lui, Maurice.

SYLVIA.

Maurice !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MAURICE DE TRANY.

La porte s'ouvre, Maurice de Trany entre en courant, se prend le pied dans ses éperons et tombe à plat-ventre au milieu du théâtre.

La princesse et Sylvia sont prises d'un fou rire et tombent chacune sur une chaise, l'une à la droite, l'autre à la gauche du spectateur.

Maurice s'appuie un peu sur ses mains, les regarde l'une et l'autre, mais ne se relève pas.

LA PRINCESSE, riant.

Oh ! oh ! oh ! qu'il est drôle !

SYLVIA, riant.

Ah ! ah ! ah ! que ça fait mal de rire ainsi.

LA PRINCESSE, *riant toujours.*

Oh! la pose!... la pose!

SYLVIA, *même jeu.*

Les basques de l'habit!... les basques!

LA PRINCESSE, *ramassant la cravache de Maurice.*

Votre cravache, mon pauvre Maurice.

SYLVIA, *ramassant le chapeau de Maurice.*

Votre chapeau, mon pauvre ami.

LA PRINCESSE.

Vous ne vous êtes pas fait de mal.

SYLVIA.

Vous ne vous êtes pas blessé?

MAURICE, *à genoux.*

Mesdames.. (De nouveaux éclats de rire lui coupent plusieurs fois la parole.) Mesdames, je vous remercie bien, je ne me suis pas blessé, et ne me suis fait aucun mal, m'étant jeté par terre, non pas malgré moi, mais volontairement, non pas par maladresse, mais par malice. (Il se lève.)

SYLVIA.

Qu'est-ce que ça veut dire?

MAURICE.

Je savais que j'avais l'honneur d'être aimé de vous deux, mais j'avais un vague pressentiment que ce n'étaient pas là des amours bien sérieuses. et que mon coiffeur, mon tailleur et mon

cheval y entraient pour la plus grande part. Alors, j'ai imaginé cette ruse, me disant : Celle des deux qui ne se mettra pas à rire en me voyant dans une position ridicule, sera celle qui m'aimera ; celle des deux qui se précipitera pour me porter secours, sera celle qui aura vraiment du cœur. Vous avez ri toutes les deux ; vous êtes des femmes d'esprit, et je vous remercie du renseignement qui me permet d'épouser une charmante jeune fille qui m'aime réellement et qui s'est trouvée mal hier en me voyant tomber malgré moi dans la pose qui vous a tant fait rire. Vous êtes les premières prévenues de mon mariage. (Il prend sa canne à l'une et son chapeau à l'autre.) Mesdames... (Il salue et sort.)

SCÈNE XII.

SYLVIA, LA PRINCESSE.

SYLVIA.

L'insolent, je me vengerai !

LA PRINCESSE.

L'impertinent, il aura affaire à moi.

(Sylvia et la princesse se regardent un instant en silence et repartent de leur fou rire.)

SYLVIA.

Mon Dieu ! qu'il était drôle.

LA PRINCESSE.

Je n'aurais jamais pu l'oublier. (Une heure sonne.) Ah ! l'heure de mon verre.

SYLVIA.

L'heure de mon bain.

LA PRINCESSE.

Nous nous reverrons au bal de ce soir. Comment serez-vous ?

SYLVIA.

En bleu.

LA PRINCESSE.

Alors, je me mettrai en rose.

SYLVIA.

A ce soir.

LA PRINCESSE.

A ce soir. Ah ! au fait, je me trompe, je serai en bleu.

SYLVIA.

Eh bien, je me mettrai en rose.

14 0068

FIN.